JEAN VAQUIÉ

OCCULTISME ET FOI CATHOLIQUE

LES PRINCIPAUX THÈMES GNOSTIQUES

Les sciences occultes sont à la mode. Leur littérature est présente dans beaucoup de librairies : leurs symboles couvrent les jaquettes des disques de rock, eux-mêmes diffusés par centaines de milliers d'exemplaires ; ils s'érigent aux yeux de tous sous forme de monuments spectaculaires comme cette fameuse pyramide aux six cent soixante six facettes de verre récemment construite dans la cour du Louvre à Paris.

Or l'occultisme est sous-tendu par une doctrine (ou plutôt une idéologie) multiforme, plus ou moins secrète et donc difficile à connaître : **la gnose,** doctrine qui parvient à s'infiltrer même en milieu catholique.

L'étude de Jean Vaquié analyse l'un après l'autre les principaux **thèmes gnostiques ;** elle constitue par là-même une sorte de **connaissance élémentaire de la gnose.**

Sommaire

LES PRINCIPAUX THÈMES GNOSTIQUES

Nous commencerons notre raisonnement par une constatation que tout le monde peut faire : le foisonnement actuel, et relativement récent, de la littérature que l'on appelait autrefois **occultiste** et à laquelle on donne aujourd'hui indifféremment le nom d'**ésotérique** ou de **gnostique.** Ce foisonnement, qui atteint d'énormes proportions, suppose une grande quantité d'écrivains gnostiques pour l'alimenter, mais aussi une clientèle considérable de lecteurs pour s'en repaître. On peut parler d'un phénomène culturel dont il est normal de s'occuper, voire de se préoccuper.

L'ésotérisme est le nouveau nom que l'on donne à l'occultisme. Les deux mots sont construits sur le même modèle : "ésotérique" vient d'un radical grec qui signifie "intérieur", et "occulte" est dérivé d'un verbe latin qui veut dire "cacher". Les sciences occultes ou ésotériques sont des sciences réservées en principe à des initiés. Le mouvement de pensée, dont cette littérature foisonnante est l'émanation, se qualifie lui-même de néo-gnostique ou même simplement de gnostique, marquant ainsi qu'il travaille à la résurgence moderne de la gnose dite historique qui a empoisonné les trois premiers siècles de notre ère.

Nous voudrions, dans le travail qui va suivre, définir les principaux thèmes philosophiques et religieux qui sont développés, avec une incroyable volubilité, dans la littérature occultiste, ésotérique et gnostique contemporaine.

Ces grands thèmes sont exprimés par les auteurs avec une savante confusion. Nous les simplifierons le plus possible car nous voulons seulement les signaler à l'attention des lecteurs. Nous n'avons pas l'ambition de régler définitivement les questions que nous allons évoquer. Il s'agit seulement de schémas rassemblés dans un aide-mémoire. Dans ce travail nous ne citerons aucune source. Nous désirons seulement faciliter l'identification des grands thèmes gnostiques dans les documents que la vie moderne nous met sous les yeux.

UN MOT SUR LA GNOSE HISTORIQUE

Dès le premier siècle, l'Église s'est trouvée en opposition avec deux adversaires de types différents : le paganisme et la gnose.

Le paganisme représente pour l'Église l'ennemi déclaré dont elle était séparée par une ligne de démarcation précise et sensible. Les chrétiens refusaient de sacrifier aux idoles parce que, derrière chaque idole, résidait et opérait un démon. Saint Paul, l'Apôtre des Gentils, c'est-à-dire des nations chrétiennes, avait interdit tout commerce spirituel avec les païens, précisément pour cette raison:

> *«Je dis que ce que les païens offrent en sacrifice, ils l'immolent à des démons et non à Dieu ; or je ne veux pas que vous soyez en communication avec les démons. Vous ne pouvez boire à la fois au calice du Seigneur et au calice des démons ; vous ne pouvez prendre part à la table du Seigneur et à la table des démons »* (I Cor. x, 20-21).

L'incompatibilité des deux religions, chrétienne et païenne, était nette et reconnue par les deux camps. Elle aboutit à une guerre ouverte. Les chrétiens refusaient les honneurs divins aux idoles et les païens s'efforçaient d'extirper la nouvelle religion par les moyens physiques.

Les gnostiques agissaient tout autrement. Ils ne rejetaient pas absolument le christianisme dont ils admettaient au contraire certains apports originaux. Ils prétendaient seulement combiner ces nouveaux apports avec le vieux polythéisme et avec la philosophie des païens, pour réaliser une religion syncrétique. La synthèse qu'ils élaboraient présentait certes des variantes parce que chaque école gnostique préconisait des emprunts au christianisme plus ou moins importants. Ce qui variait, d'une école à l'autre, c'était la composition du mélange. Mais le principe de la synthèse pagano-chrétienne reste la caractéristique commune de toutes les écoles gnostiques des trois premiers siècles.

Il y eut néanmoins la guerre entre la gnose et l'Église parce que l'Eglise veut préserver la pureté de sa doctrine et qu'elle repousse toute idée de compromis. Cependant la guerre que les gnostiques voulurent entretenir contre l'Église ne fut pas physique mais doctrinale ; il n'y eut pas entre elles la frontière visible des idoles. La gnose fomenta contre l'Église une foule d'hérésies ; elle est la mère des hérésies.

Cette première gnose, dite historique, a totalement disparu. Elle a laissé seulement quelques traces livresques qui durent attendre la période de l'humanisme pour être exhumées et ranimées.

LA GNOSE MODERNE

La gnose moderne opère exactement comme l'ancienne. Elle ne combat pas l'Église de front. Elle ne désire pas son abolition. Elle veut seulement se la subordonner. Elle travaille à une synthèse du christianisme et de toutes les autres confessions, même les plus éloignées, pour réaliser une religion universelle. Aujourd'hui, comme autrefois, les gnostiques (ou néo-gnostiques) élaborent des versions diverses de la gnose selon le taux des éléments qui entrent dans la constitution de la synthèse ; les uns par exemple majorent les apports de l'hindouisme ; les autres ceux de l'islam ; les autres encore ceux de la kabbale.

D'autres enseignent, avec élégance et autorité, une gnose extrêmement proche du christianisme, proche au point qu'ils peuvent la présenter, avec une certaine vraisemblance, comme **compatible** avec le catholicisme le plus traditionnel. Les éléments gnostiques qu'ils apportent sont tellement bien noyés dans la terminologie chrétienne, leurs angles sont si bien limés, que leur hétérogénéité est très difficile à percevoir. Et cependant ces éléments gnostiques figurent bel et bien dans le mélange et ne peuvent pas manquer d'y produire les fruits que produisent toujours les erreurs de doctrine.

Ces doctrinaires, à moitié chrétiens, à moitié gnostiques, donnent eux-mêmes à leur entreprise le nom **d'ésotérisme chrétien.** Notre travail va donc consister à projeter, sur ces corps étrangers gnostiques, la lumière de la foi, pour les identifier, les isoler et les définir comme tels ; et cela afin d'éviter aux catholiques sincères de se laisser abuser.

LES DÉFINITIONS DE LA GNOSE

La gnose n'est pas définie de la même façon par ses amis et par ses ennemis.

Les ésotéro-occultistes lui donnent traditionnellement la double définition de "science" et de "connaissance".

La gnose, nous disent-ils, est une **science.** C'est la science des choses divines. C'est une spéculation de l'intelligence qui associe la théologie et la métaphysique et qui tend à **élucider les mystères divins.** Le gnostique ne contemple pas les mystères, il a l'ambition de les éclaircir, de les expliquer. C'est en cela qu'il est "savant" (gnostique veut dire "savant"). Mais alors les explications qu'il donne, dans un pareil domaine, sont celles de la simple raison humaine. En tant que science, la gnose met en œuvre un véritable rationnalisme religieux.

Mais la gnose, nous dit-on, est aussi une **connaissance intuitive** des choses divines. Le gnostique entretient des contacts personnels et expérimentaux avec la divinité, ou ce qu'il croit être la divinité. La gnose est donc, en dernière analyse, une **mystique.** Le gnostique parle comme un homme qui a des révélations. Mais disons tout de suite que c'est une mystique qui ne sait pas "discerner les esprits" et, par conséquent, prend des inspirations démoniaques pour des inspirations divines.

Pour nous qui sommes ses ennemis parce que nous constatons le subtil empoisonnement du catholicisme auquel elle se livre, nous voyons cette même gnose sous un autre aspect et nous la définissons comme la **théologie de la religion universelle** que les congrégations initiatiques mettent progressivement en place. Plus précisément, pour un chrétien, la gnose apparaît comme un **christianisme inversé,** dans lequel Lucifer prend la place de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Peut-on espérer **extirper** totalement la gnose ? Certainement pas. Elle est l'ivraie dans le champ. Personne n'empêchera jamais qu'à chaque génération un certain nombre d'esprits faux se construisent eux-mêmes leur propre religion, à force de lectures hétéroclites et de fréquentations sulfureuses. C'est un phénomène de religiosité qui est inhérent à la nature déchue et qui ne prendra fin qu'avec elle.

Pour la génération qui monte, il y a une passionnante aventure à courir : l'aventure de l'orthodoxie catholique. Il faut la faire triompher. Il faut l'expliquer en montrant à la fois sa logique surnaturelle et son majestueux mystère. Aventure passionnante pour deux raisons: d'abord parce que la bataille sera rude, ce qui est déjà un attrait pour des esprits pugnaces; et ensuite parce que la victoire est acquise d'avance du fait de l'incomparable solidité du dogme. C'est le propre de la

vérité que de triompher.

«Ayez confiance, j'ai vaincu le monde», a dit Jésus (Jn., XVI 33).

«Je suis la Voie, la Vérité et la Vie» (Jn., XIV, 6).

EXOTÉRISME ET ÉSOTÉRISME

Nous voyons partout apparaître, sous l'impulsion des écrivains néo-gnostiques, les deux notions jumelées d'exotérisme et d'ésotérisme. Ces écrivains prétendent distinguer, dans toutes les religions, deux niveaux de doctrines et de pratiques, en somme deux religions superposées.

Le niveau superficiel et visible est appelé **exotérique.** C'est celui du peuple, lequel est très sommairement instruit des choses de la religion. L'exotérisme est la forme publique et officielle de la religion ; avec ses formulations dogmatiques, ses pratiques cultuelles, ses circonscriptions territoriales, sa discipline...

Le niveau inférieur, qui est réservé aux initiés, est appelé **ésotérique.** C'est celui des explications plus subtiles, qui ne seraient pas comprises par le grand public, mais qui fournissent à une élite religieuse une compréhension plus approfondie, moins formaliste, plus universelle des institutions officielles. Le niveau ésotérique formerait l'infrastructure traditionnelle de chaque religion, la rattachant ainsi, à son insu, à la tradition primordiale.

Telle est la distinction qui est admise actuellement dans toutes les écoles gnostiques. Et il est partout précisé avec force qu'elle s'applique aussi à la religion chrétienne qui aurait ainsi, sans s'en douter, la même infrastructure ésotérique que toutes les autres religions.

Examinons quel est le bien-fondé de cette double notion. La distinction entre l'enseignement ésotérique et l'enseignement exotérique n'est réelle que dans les religions qui se rattachent aux **mystères d'en bas,** lesquels sont des mystères de ténèbres et qui par conséquent ont besoin d'une zone de ténèbres pour se perpétuer. Ces religions comportent effectivement un étage inférieur qui doit rester occulte, réservé qu'il est à des initiés, à des "illuminés" qui ont subi une affiliation à ces mystères d'en bas. Il y a un ésotérisme islamique, comme il y a un ésotérisme dans les religions iraniennes et orientales. Et il en est ainsi parce que ces religions sont alimentées par une mystique d'ordre luciférien.

Mais la distinction de ces deux niveaux ne s'applique pas à la religion chrétienne parce qu'elle se rattache aux **mystères d'en-haut** qui sont des mystères de lumière : «*C'est publiquement que J'ai parlé au monde. Je n'ai point enseigné en secret*». La lumière que Jésus-Christ a apportée ne doit pas être mise sous le boisseau mais être placée sur le candélabre pour éclairer toute la maison. L'Eglise catholique n'a pas d'enseignement secret. Les sacrements initient aux mystères d'en haut ; ils ne sont pas des pratiques d'occultisme ; on les administre publiquement.

Quand nous voyons un écrivain se référer au couple "ésotérismeexotérisme" et

en faire la base de ses développements, nous possédons déjà une solide présomption d'appartenance à la gnose moderne. Une telle position lui permet d'exposer les vérités chrétiennes en termes nébuleux, ambigus et bizarres sous prétexte de leur donner une formulation moins rigide, moins contingente, moins "dogmatique". Dans ces ambiguïtés et ces bizarreries, il introduira des concepts gnostiques comme ceux que nous allons passer en revue. Méfions-nous de ceux qui parlent d'un ésotérisme chrétien.

L'HYPERTHÉOS

Les néo-gnostiques, même ceux qui se posent comme des chrétiens orthodoxes, font état du "Principe suprême". Ils le décrivent comme étant la **Super-divinité.** Certains lui donnent le nom d'hyperthéos. Ils le mettent au-dessus de l'existence. Pour eux il n'appartient même plus au domaine de l'essence puisqu'ils le disent "sur-essentiel". Ce principe suprême est totalement indifférencié, c'est-à-dire qu'il ne comporte aucune détermination. Il est supérieur et antérieur aux hypostases, c'est-à-dire à la distinction des Personnes divines. Il est la **Virtualité universelle.** Il contient tous les possibles, ceux qui sont manifestés, comme aussi les non-manifestés. Il transcende le bien et le mal. En lui, le bien et le mal s'équilibrent.

Il est bien évident que cette conception de la divinité suprême ne correspond pas du tout au Dieu de la religion chrétienne. Le Dieu qui S'est révélé Lui-même est à la fois un Dieu existant et infini. Il est un Dieu existant puisqu'Il dit : *«Ego sum qui sum».* Je suis Celui qui suis. Et c'est ce même Dieu, réellement existant, qui est également infini, absolu et omnipotent. Il n'y a pas deux Dieu, l'un **infini** et l'autre **existant.** Il n'y en a qu'un seul. Et c'est là justement que réside le mystère.

Les néo-gnostiques, en suivant René Guénon sur la voie du "principe suprême", rejettent l'unité divine au-dessus et en dehors de la Trinité, laquelle devient alors une sorte **d'hypo-théos,** un sous-Dieu, créateur peut-être, mais secondaire et relatif ("différencié", comme ils disent), en tout cas subordonné à l'absolu du principe suprême et à sa logique.

Il en va tout autrement dans la foi catholique. L'unité et l'immensité de Dieu ne doivent pas être séparées de sa Trinité; elles ne doivent pas être tenues pour plus essentielles que Sa Trinité. Nous n'en voulons pour preuve que deux textes sans appel : le texte de la préface de la Sainte Trinité et celui du Symbole de saint Athanase.

La préface de la Sainte Trinité porte ceci : «...*Un seul Dieu, un seul Seigneur, non dans la solitude d'une unique personne, mais dans la Trinité d'une* ***unique substance...*** *confessant la véritable et éternelle Divinité, nous adorons la propriété dans les personnes, l'unité dans l'essence et l'égalité dans la majesté...».*

Quant au symbole de saint Athanase, il contient les formules suivantes : *«Incréé est le Père, incréé le Fils, incréé le Saint-Esprit. Immense est le Père, immense le Fils, immense le Saint-Esprit. Éternel est le Père, éternel le Fils, éternel le Saint-Esprit. Et cependant, il n'y a pas trois éternels, mais un seul éternel. Ni trois incréés, ni trois immenses, mais un seul incréé et un seul immense... Et dans cette Trinité, rien d'antérieur ni de postérieur, rien de plus*

grand ou de moins grand».

L'unité et l'immensité de Dieu ne sont pas plus grandes que Sa Trinité. Elles ne lui sont pas non plus antérieures. On voit nettement que la notion même de «"principe suprême" et d'hyperthéos est repoussée par ces deux textes dont nous n'avons pas besoin de souligner l'autorité puisque tous deux sont liturgiques. Attention donc à ceux qui nous arrivent avec leur hyperthéos.

LA MANIFESTATION

Les écrivains ésotériques ne donnent pas à l'univers le nom de "création". Ils l'appellent **la manifestation.** Ils font de l'univers une **émanation** existentielle du Principe suprême. Pour eux, l'univers n'a pas été créé au sens où nous l'entendons ; il est la concrétisation de l'une des virtualités contenues dans le Principe suprême Ces auteurs précisent qu'il y a, dans "la manifestation", plusieurs étages qui sont encore les émanations les uns des autres.

Toujours selon eux, l'univers actuel aurait été précédé par d'autres manifestations en nombre illimité. Et dans l'avenir il sera suivi par une infinité d'autres. Chacune de ces manifestations successives décrit une trajectoire entre d'une part un pôle positif spirituel par lequel il vient à l'existence et d'autre part un pôle négatif matériel auquel il aboutit après une lente dégradation. Sortie du Principe sous une forme spirituelle, chaque manifestation est le siège d'un lent processus de matérialisation.

Quand la matérialisation universelle est à son maximum, il se produit une sorte d'explosion, d'anéantissement et le cycle recommence. Chaque univers est donc comparable à une immense **pulsation** élémentaire, indéfiniment précédée et suivie par d'autres pulsations. C'est ainsi que l'univers vit, par une succession de systoles et de diastoles.

La doctrine de l'Église est très éloignée de cette gnose. Et cela essentiellement pour deux raisons :

1 - L'univers n'est pas "émané de Dieu". Il n'est pas un écoulement extérieur de la substance divine, car dans ce cas il serait lui-même divin, ce qui équivaudrait à un panthéisme. L'univers a été **créé ex nihilo ;** plus précisément, Dieu l'a fait apparaître là où il n'y avait rien. De sorte qu'il existe, entre le Créateur et la création, un abîme que seul le Créateur peut franchir. La cosmologie chrétienne n'est pas "émanatiste" ; elle est créationniste.

2 - Les univers ne se succèdent pas indéfiniment les uns aux autres. Le monde, dans l'état où nous le voyons aujourd'hui, dit "état de nature", est précaire, provisoire et **préparatoire.** Il sera érigé en un état définitif appelé état de **gloire** très différent de l'état actuel. La nature, bien qu'étant apte à ce changement, ne possède pas en elle-même la force de se glorifier spontanément. La glorification exige un nouveau décret divin et un nouveau déploiement de la puissance divine qui viendront parfaire l'acte créateur initial qui a suscité la sortie du néant.

Bref, la théorie de la manifestation est incompatible avec le christianisme et elle s'apparente, qu'on le veuille ou non, au panthéisme émanatiste. Quand nous voyons apparaître le mot "manifestation" pour désigner l'univers, soyons vigilants et nous ne tarderons pas à voir surgir, les uns après les autres, tous les grands thèmes gnostiques.

LA THÉORIE DES CYCLES

D'après les gnostiques contemporains, la "manifestation" serait soumise à un rythme cyclique sans fin, réalisant une immense pulsation universelle :

> *«L'immense architecture du temps, qui répond à celle de l'espace, apparaît comme un ensemble d'édifices imbriqués les uns dans les autres, se correspondant et se répondant en une **série indéfinie** de moments parfaitement agencés, à la manière de grandes orgues émettant non pas des sons mais des durées qui se fondent sans se confondre, dans la vasque de **l'éternité**»* (Jean Biès, *Passeport pour des Temps Nouveaux*, pages 33-34).

Dans la plupart des systèmes cycliques, l'unité de base est le Yuga. C'est une ère de plusieurs milliers d'années qui se subdivise en quatre âges. Le yuga auquel nous appartenons a commencé par l'ère du Satya-yuga, qui est l'âge d'or. Sont venus ensuite deux autres âges, le Trata-yuga et le Drapara-yuga. Enfin l'ère se termine par l'âge dans lequel nous sommes actuellement plongés, le Kali-yuga qui est un âge sombre. C'est l'âge ultime de notre grande ère. C'est une époque de dégradation, très peu spirituelle, où tout est désacralisé et matérialisé. C'est la civilisation occidentale moderne, avec son mercantilisme, son socialisme et sa technicité. Le Kali-yuga doit se terminer, comme tous les cycles, par une catastrophe.

Plusieurs yuga successifs forment ensemble une vaste révolution appelée Manvantara, qui est aussi à forme cyclique. A leur tour, plusieurs manvantara consécutifs composent un cycle global immense qui porte le nom de Kalpa. Qu'y a-t-il au-delà ? Les théories cycliques que nous avons eu entre les mains ne l'indiquent pas. On voit que, dans l'ensemble, chaque cycle est formé par une série de sous-cycles. Le système général étant celui de l'éternel recommencement.

Quelle est la position de la doctrine catholique en cette matière ? Certes les "docteurs" chrétiens observent que l'état de nature comporte des cycles. Les cycles chronologiques constituent même l'une des principales caractéristiques de l'état de nature. Les constellations sans nombre ont leurs révolutions. La substance vivante est animée par des pulsations régulières qui sont des sortes de cycles. On comprend que les contemplateurs de l'état de nature s'émerveillent devant cette respiration universelle et que, de leur côté, les docteurs chrétiens la reconnaissent également.

Mais les chrétiens savent que la nature n'est pas faite.pour durer toujours. Et par conséquent ils n'attachent pas, aux cycles naturels, une importance absolue. **La vie éternelle** (*vita venturi saeculi*), que nous enseigne la foi, est un éternel présent qui ne sera donc pas la reconduction indéfinie de la nature et de ses cycles. Le Royaume des cieux sera au contraire une stabilisation, un **repos** et une

paix dans la joie.

La référence à la théorie des cycles cosmiques est un des symptômes les plus probants d'appartenance à la gnose.

LE MONDE INTERMÉDIAIRE

Presque tous les ésotéristes contemporains adoptent l'un des postulats les plus importants de l'occultisme, à savoir l'existence d'un "monde intermédiaire", qui serait situé entre le monde physique et le monde spirituel. Essayons d'abord de décrire le système. Nous en ferons ensuite la critique.

L'ensemble des trois mondes forme une sphère. Le monde spirituel occupe l'hémisphère supérieur et le monde physique occupe l'hémisphère inférieur. Entre les deux hémisphères, au niveau de l'équateur, le monde intermédiaire adopte la forme d'un disque plat de même rayon que la sphère globale. Ce disque séparateur, mais aussi intermédiaire, emprunte ses caractéristiques, pour sa face supérieure au monde spirituel et pour sa face inférieure au monde physique. Telle est, dans ses grandes lignes, la théorie du monde intermédiaire.

Dans cette construction idéale, qui a pour elle l'apparence de la logique, le monde intermédiaire serait celui des **vibrations subtiles** qui sont à l'extrême limite de perception de nos appareils et auxquelles les occultistes attribuent la double qualité de semi-spirituelles et de semi-physiques. Quels sont pour les gnostiques les avantages de ce monde intermédiaire ? Il y en a deux.

D'abord ce monde mixte leur fournit un point de passage, une étape, entre l'esprit et la matière, étape qui constitue un gros avantage pour les adeptes des doctrines émanatistes, toujours ennemis de toute idée de limites, de genres et d'espèces.

Mais ils y trouvent un second avantage. Ils vont faire de ce monde intermédiaire la résidence des démons. Les génies élémentaires de la nature physique sont les habitants de ce monde intermédiaire. Dans cette théorie, les démons sont donc des entités vibratoires, mi-esprit mi-corps, qui attirent les hommes vers le bas. Ils ont une tendance "naturelle" à matérialiser l'homme, non pas du fait de leur malice (ils n'en ont pas) mais du fait de leur place dans l'échelle de la nature.

Toute la démonologie de la gnose moderne est construite sur ce schéma, ou sur des schémas analogues. Pour elle, les démons sont des forces naturelles qui ont sur l'homme un pouvoir matérialisant. Et l'on nous fait remarquer qu'ils sont particulièrement influents dans notre âge sombre du Kali-yuga.

Cette doctrine est très éloignée de celle de l'Église. Les premiers mots du Credo de Nicée sont précisément consacrés à cette question des deux univers spirituels et matériels : *«Credo in unum Deum... factorem caeli et terre, visibilium omnium et invisibilium».* Un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, de tout le monde visible et de tout l'invisible. Le "visible" c'est le monde des corps ; l'

"invisible" c'est le monde des esprits. Il n'est jamais question du monde intermédiaire dans la doctrine catholique.

Sans doute la substance physique, et la substance biologique surtout, présentent des efflorescences ténues, des radiations, des énergies impondérables qui en émanent. Mais pour être subtiles et impondérables, elles n'en sont pas moins **physiques** et c'est une erreur de les présenter comme intermédiaires entre l'esprit et la matière. Les vibrations subtiles qui entourent la matière compacte sont comparables à une **chevelure** légère certes mais authentiquement matérielle.

Quant aux démons, ils sont de nature pleinement **spirituelle** et non pas mixte. Ce sont des esprits réprouvés. Ils ne cherchent pas à nous matérialiser mais à nous damner. Bien sûr ils entrent en nous par les sens corporels. Mais quand ils sont en nous ils dialoguent avec notre esprit et nous suggèrent des pensées désordonnées. Or il y a les désordres du corps, mais il y a aussi les désordres de l'esprit. Et les fausses doctrines sont parmi les désordres de l'esprit. Méfions-nous de ces références gnostiques à un monde intermédiaire qui n'existe pas.

LA SOPHIA

La gnose a toujours cherché à inclure la Mère du Verbe dans sa construction théosophique. Allons au fond des choses et disons que Lucifer ne se contente pas de supplanter le Christ, il voudrait aussi supplanter sa Mère. L'Écriture nous avertit que le "supplantateur" par excellence ira jusqu'à lui mordre les pieds, s'il le peut. La **Sophia** (la Sagesse) des gnostiques, c'est la "vierge démoniaque". Elle est très littéralement une vierge folle. C'est une Sagesse en folie. Nous ne pouvons pas, dans cette étude restreinte, retracer l'historique de la Sophia à travers tous les systèmes gnostiques des premiers siècles chrétiens. Prenons seulement l'exemple de la construction élaborée par Valentin parce que c'est l'une des plus claires.

Au sommet de l'univers se trouve l'Abîme incréé, l'Abîme inengendré, et son double androgynique: le Silence. Ce couple prototype engendre "l'Intellect" et son double, "la Vérité". Voilà déjà deux couples de deux éons chacun: le couple "Abîme-Silence" et le couple "Intellect-Vérité".

L'Intellect et la Vérité vont engendrer le Verbe et la Vie, lesquels engendreront à leur tour "l'Homme" et "l'Église". Voilà encore deux nouveaux couples qui portent à huit le nombre des éons supérieurs. Ces huit premiers éons forment **l'Ogdoade.**

Mais l'Intellect et la Vérité produisent de nouveau cinq couples d'éons, ce qui forme la **Décade.**

Pris d'émulation, le couple "Verbe-Vie", pour sa part, produit douze éons, également disposés par couples. C'est la **Duodécade.**

Le Plérôme, c'est-à-dire l'univers céleste, est maintenant au complet et compte l'Ogdoade, la Décade et la Duodécade, ce qui fait en tout 32 éons.

Or, au dernier rang de la Duodécade, se trouve une sorte d'enfant terrible, l'éon **sagesse,** la fameuse "Sophia" des gnostiques, qui va, par sa présomption, déranger tout le bel ordre du Plérôme divin. La Sagesse gnostique ne se contente pas d'admirer les merveilles du Plérôme et la série de ses "émanations". En bonne gnostique, elle veut tout connaître, tout élucider. Elle veut pénétrer l'Abîme inengendré. Pire que cela, elle va s'essayer à produire elle-même sa propre émanation, sans recourir au concours de son éon mâle, un certain Thélètos ("Volontaire"). Elle veut, à tout prix, imiter l'Abîme inengendré et procréer sans époux. Sa passion est telle qu'elle parvient à engendrer un avorton auquel elle donnera le nom de **Hachamoth** et que tous les éons du Plérôme vont immédiatement détester.

Il s'agit maintenant de réparer les bévues de la Sophia. On trouvera une

retraite pour cacher l'avorton Hachamoth, pendant que l'Abîme inengendré, en digne Jupiter, charge le couple "Intellect-Vérité" d'émaner une nouvelle paire d'éons. Ce sera le Christ et son éon femelle, le Saint-Esprit.

Alors tous les éons du Plérôme, délivrés d'Hachamoth qui a maintenant son remplaçant, unissent leurs puissances et, dans un effort collectif, produisent Jésus, le Grand Pontife et le Sauveur.

Telle est la charpente de la mythologie valentinienne. Il y aurait beaucoup de choses à en dire. Nous en retiendrons seulement deux traits :

1- La Sophia, dont nous venons de voir qu'elle joue le rôle de "Vierge-Mère", exerce, dans le Plérôme, une fonction à la fois grotesque et néfaste.

2- Le Christ et Jésus sont deux personnages différents (On retrouve cette même distinction jusque dans les systèmes gnostiques les plus récents, par exemple dans celui de R. Steiner).

Où Valentin est-il allé chercher toutes ces élucubrations ? Chez ses prédécesseurs, bien entendu, en particulier chez Simon le Magicien qui avait déjà décrit un système analogue. Mais il a aussi été inspiré par sa "connaissance intuitive", c'est-à-dire par sa mystique. En d'autres termes, ce sont des révélations qui lui ont montré tout cela. De singulières révélations dont il n'est pas besoin de se demander de qui elles viennent. Comment ne pas identifier, dans cette connaissance mythique de la "Sophia", le sarcasme luciférien à l'encontre de la Vierge-Mère, dont il fait un personnage vaniteux, ridicule et malfaisant.

C'est ainsi que la Sagesse a commencé sa carrière dans la gnose ancienne. Aujourd'hui les gnostiques ont inventé des entités beaucoup plus subtiles. Les métamorphoses de la Sophia dans la gnose moderne demanderaient une étude spéciale trop volumineuse pour prendre place ici. Nous devons nous contenter d'attirer l'attention sur ce problème qui passe bien souvent inaperçu.

Dans la gnose moderne, le personnage de la Sophia va être remplacé par des notions plus abstraites. On va hypertrophier le double concept de "Vierge" et de "Mère". Au milieu d'une exubérance lyrique qui peut avoir belle apparence quand on n'est pas trop regardant, les néo-gnostiques vont amplifier démesurément le rôle de Marie comme épouse du Saint-Esprit. En même temps, ils vont, paradoxalement, féminiser ce même Saint-Esprit. Et, d'une manière générale, ils vont sexualiser la génération du Verbe et la procession du Saint-Esprit.

Mais restons-en là pour le moment. Inventorier, analyser et résumer tous les passages et même tous les ouvrages des modernes gnostiques qui se livrent à toutes ces extrapolations théologiques, tout cela demanderait un travail consacré

uniquement à ce sujet.

LA TRIPARTITION

La tripartition est l'application de la théorie du monde intermédiaire à la constitution élémentaire de l'homme. De même que le macrocosme, c'est-à-dire l'univers, est composé de trois mondes, de même le microcosme, c'est-à-dire l'homme, est composé de trois substances. Lui aussi va posséder ses deux hémisphères et son disque intercalaire. D'où le nom de tripartition ; on dit aussi trichotomie.

Le corps de l'homme est l'équivalent de l'hémisphère inférieur du globe cosmique ; il appartient au monde physique, personne n'en disconvient. **L'esprit,** auquel les gnostiques donnent le nom de *Pneuma* en grec et de *Spiritus* en latin, appartient à l'hémisphère supérieur, c'est-à-dire spirituel ; là aussi tout le monde est d'accord. Quant à **l'âme,** qu'ils nomment psyché en grec et anima (ou quelquefois "animus") en latin, elle est représentée par le disque intercalaire ; elle est donc de nature mixte puisqu'elle a une face spirituelle et une face corporelle.

Les partisans de cette théorie invoquent en leur faveur tous les passages de l'Écriture sainte où il est question d' "anima" et de "spiritus" ; et ces passages sont nombreux. Sans rentrer dans les problèmes d'interprétation de ces passages, constatons pour le moment que la théorie de la tripartition entraîne de graves erreurs de doctrine.

Si l'âme humaine (alors appelée animus ou psyché), par son appartenance au monde intermédiaire, est à la fois semi-matérielle et semi-spirituelle, elle offre un point de passage privilégié pour la remontée de la matière vers l'esprit puis vers Dieu, sans solution de continuité. C'est précisément à cette remontée que travaillent les alchimistes. Ils veulent mettre en mouvement la **Transmutation** de l'univers, et celle de l'homme en particulier, comme nous le verrons plus loin. C'est pourquoi les alchimistes s'appuient solidement sur la théorie de la tripartition.

Cette même théorie est également précieuse pour tous les doctrinaires qui prétendent que l'homme possède, dans sa nature essentielle, un **germe divin** accidentellement enfoui dans la gangue corporelle. Le corps est matériel. La psyché est mixte. Le pneuma est spirituel donc divin. Le concept de tripartition constitue donc, pour les gnostiques qui veulent faire de tout homme un fragment de la "déité", une excellente base théorique.

Ce n'est point là l'enseignement de l'Église sur l'homme. Le magistère a toujours stipulé que l'homme est seulement composé de deux éléments, un corps physique et une âme spirituelle. Le concile de Vienne (5è œcuménique) l'a défini ainsi :

> *«De plus, avec l'approbation du saint Concile, nous réprouvons comme erronée et opposée à la foi catholique toute doctrine ou toute thèse affirmant*

témérairement que la substance de l'âme rationnelle et intellectuelle n'est pas vraiment et par elle-même la forme du corps humain ou le mettant en doute ; et nous définissons, pour que tous connaissent la vérité de la pure foi et pour fermer la porte à l'entrée subreptice de toute erreur, que quiconque osera désormais affirmer, défendre ou soutenir obstinément que l'âme rationnelle ou intellectuelle n'est pas par elle-même et essentiellement la forme du corps, soit considéré comme hérétique» (G. Dumeige, *La foi catholique,* § 265).

Quand nous voyons un auteur s'engager dans cette théorie de la tripartition, nous pouvons être certains que, quelques pages plus loin, nous allons trouver sous sa plume d'autres propositions gnostiques.

LA DÉLIVRANCE

Les écrivains qui appartiennent aux diverses écoles ésotériques modernes donnent le nom de **moi** à l'individualité humaine. Le moi est ce par quoi un individu se distingue d'un autre. Le moi c'est plus spécialement l'homme intérieur dans la relativité de l'existence terrestre. On dit que le moi est "différencié".

Mais au tréfonds de ce moi différencié, ces écrivains distinguent un élément **absolu** et "indifférencié" auquel ils donnent le nom de **soi.** C'est un germe de nature et d'origine divine, c'est un fragment de la divinité. Le soi est dit "indifférencié" parce que participant à l'absolu. Au cours de l'existence terrestre, le soi est noyé dans les scories corporelles. L'homme doit passer sa vie terrestre à se spiritualiser afin de libérer le soi essentiel qui, à la mort, rejoindra l'absolu d'où il est sorti et qui constitue sa véritable nature. Le soi indifférencié se dissoudra alors dans l'absolu également indifférencié.

Qu'est-ce donc que la délivrance ? C'est précisément ce retour du soi à l'absolu. C'est la libération du soi hors de la prison matérielle. Cette libération se produit après la mort quand l'âme, après avoir parcouru la série des réincarnations, quitte le "samsara", la roue des choses et l'éternel recommencement. C'est par la délivrance qu'elle atteint le nirvana qui est l'immersion dans l'absolu.

La délivrance peut aussi être obtenue, au cours de la vie, par les grands contemplatifs moyennant un entraînement intensif à la concentration d'esprit. C'est un des effets de l'initiation que de hâter la délivrance. Les hommes ainsi "délivrés" continuent à mener une vie apparemment normale mais ils se sentent différents et ils disent qu'ils ont acquis un état supérieur et définitif.

La délivrance porte aussi d'autres noms selon les écoles gnostiques. On l'appelle **réintégration** quand on veut faire remarquer que, lors de la délivrance, le "soi" rejoint le principe suprême dont il était à l'origine l'une des virtualités. Il "réintègre" son absolu originel. On l'appelle encore **réalisation** quand on veut montrer que le "moi" n'est qu'illusion éphémère tandis que l'éclosion du "soi" fait apparaître la seule réalité qui existe en l'homme.

Lorsque, dans les développements sur l'homme et sa nature, nous voyons apparaître cette terminologie, le moi, le soi, la délivrance, la réintégration, la réalisation, nous pouvons prévoir à coup sûr qu'il s'agit d'un ouvrage ésotérique. La suite ne manque jamais de le prouver.

Et maintenant que dit la saine doctrine dans tout cela ?

Il suffit de se reporter au concile de Trente et à ce qu'il enseigne sur la

justification. Voici les principaux passages de cet enseignement:

Ch.7: La justification de l'impie et ses causes.

«De cette justification, voici les causes : cause finale, la gloire de Dieu et du Christ, et la vie éternelle ; cause efficiente, Dieu, qui, dans sa miséricorde, purifie et sanctifie gratuitement (I Co VI, 11) "par le sceau" et l'onction "de l'Esprit Saint promis, qui est le gage de notre héritage" (Ep I, 13 sv) ; cause méritoire, le Fils unique bien-aimé de Dieu, notre Seigneur Jésus-Christ, qui, "alors que nous étions ennemis" (Ro V, 10), à cause de l'extrême amour dont il nous a aimés (Ep II, 4), a mérité notre justification (n° 592) par sa très sainte Passion sur le bois de la Croix et a satisfait pour nous à Dieu son Père ; cause instrumentale, le sacrement de baptême, le "sacrement de la foi " (Ambroise de Milan, De Spiritu Sancto, 1.1, C. 3, 42: PL 16, 714 A ; Augustin, épist. 98 Ad Bonifacium episc., C. 9 s. v.: PL 33, 364) ; sans laquelle il n'est jamais arrivé à personne d'être justifié. Enfin, l'unique cause formelle est la justice de Dieu, "non celle par laquelle il est juste lui-même, mais celle par laquelle il nous fait justes " (n°592-593) (Augustin, De Trinitate, 1.13 , C.12, 15: PL42, 1048) ; celle reçue de lui en don qui nous renouvelle au plus intime de l'âme, par qui non seulement nous sommes réputés justes, mais vraiment justes et nommés tels, recevant en nous la justice, dans la mesure où "l'Esprit Saint distribue à chacun à son gré" (I Co XII, 11) et selon la disposition et la coopération personnelles de chacun.

(...) Aussi, dans la justification même, avec la rémission des péchés, l'homme reçoit-il à la fois, par Jésus-Christ en qui il est inséré, tous ces dons infus : la foi, l'espérance et la charité. Car si l'espérance et la charité ne se joignent pas à la foi, la foi n'unit pas parfaitement au Christ et ne rend pas membre vivant de son Corps. C'est la raison pour laquelle il est dit en toute vérité : "La foi sans les œuvres est morte" (Jc II, 17 sv) et inutile (n ° 601), et "Dans le Christ Jésus ni la circoncision ni l'incirconcision n'ont de valeur, mais la foi qui opère par la charité" (Ga V, 6 ; VI, 15). C'est elle que, selon la tradition des Apôtres, les catéchumènes demandent à l'Église avant le sacrement du baptême, quand ils demandent "la foi qui procure la vie éternelle" (Rituel romain du baptême, n° 1) que, sans l'espérance et l a charité, la foi ne saurait procurer. Aussi entendent-ils immédiatement la parole du Christ : "Si tu veux entrer dans la vie, observe les commandements " (Mt XIX, 17). »

Ch. 10: L'accroissement de la justification reçue.

« Ainsi les justifiés, devenus "amis de Dieu et membres de sa famille" (Jo XV, 15 ; Ep II, 19), marchant "de vertu en vertu" (Ps LXXXIII, 8), "se renouvellent", comme dit l Apôtre, "de jour en jour" (II Co IV, 16), c'est-à-dire "en mortifiant les membres de leur chair" (Col III, 5) et en les offrant comme des armes à la justice pour la sanctification, par l'observation des commandements de Dieu et de l'Église ; ils croissent dans la justice qu'ils ont reçue par la grâce du Christ,

"la foi coopérant aux bonnes œuvres " (Jc II, 22), et ils sont justifiés davantage (n° 606, 614), comme il est écrit: "Celui qui est j uste, sera encore justifié" (Ap XXII, 11), et aussi : "Ne crains pas d'être justifié jusqu'à la mort" (Si XVIII, 22), et encore: "Vous voyez que l'homme est justifié par les œuvres et non, par la foi seule" (Jc II, 24). Cet accroissement de justice, la sainte Eglise le demande dans sa prière : "Donnez-nous, Seigneur, plus de foi, d'espérance et de charité" (Missel Romain, 13ème dimanche après la Pentecôte, collecte) » (G. Dumeige, *La foi catholque,* 562 à 566 et 569).

Ainsi le Magistère catholique ne nous parle pas de "délivrance" mais de **justification** L'âme chrétienne est justifiée, c'est-à-dire "faite juste", par la Justice de Dieu *«non pas celle,* dit le Concile, *par laquelle il est juste lui-même, mais celle par laquelle il nous fait justes».*

On voit, dans la décision du concile de Trente rapportée ci-dessus, les merveilleuses étapes de cette voie de la justification : le baptême, la foi, l'espérance, la charité, les sacrements...

A quelle sorte de "délivrance" l'âme gnostique, qui n'a de sauveur qu'elle-même, peut-elle aboutir ? Elle est véritablement dans une totale impuissance et en pleine illusion. Et si elle est sauvée, ce sera en vertu, éventuellement, de son ignorance invincible.

LA RÉINCARNATION

Presque toutes les doctrines ésotériques modernes comportent la croyance en la réincarnation des âmes. Quand elles ne se réfèrent pas explicitement à cette croyance, c'est en général parce qu'elles y souscrivent implicitement.

La **réincarnation** est le nouveau nom de la **métempsychose.** On l'appelle aussi la théorie de la **migration** ou de la **transmigration** des âmes. On trouve encore pour la désigner le mot de **palingénésie,** qui, selon l'étymologie, signifie la même chose : "palin" veut dire "de nouveau" et "génésie" suggère l'idée de génération et donc d'incarnation. On dit aussi, mais plus rarement, **reviviscence.** Toutes ces dénominations, qui ne différent que par d'infimes nuances, sont pratiquement synonymes. Il est donc possible d'en donner une définition commune : c'est la doctrine d'après laquelle les âmes humaines passent d'un corps à un autre. Les âmes survivent aux corps (ce dont personne ne doute) ; et, après avoir attendu pendant un temps plus ou moins long et dans des situations diverses selon les écoles, elles reviendraient sur la terre pour animer de nouveaux corps au moment de leur naissance.

On sait qu'il s'agit là d'une doctrine très archaïque. Cependant il faut remarquer qu'elle n'est pas absolument primitive. C'est ainsi, par exemple, que ni les textes, même les plus anciens, de la Bible, ni les premiers écrits védiques (ceux qui furent apportés en Inde par les Aryens) ne font état de la **transmigration** des âmes. Il est vraisemblable que cette conception a pris naissance à l'époque où le polythéisme empirique a commencé à se systématiser et à faire l'objet de théogonies plus ou moins cohérentes.

Néanmoins il est difficile d'assigner une origine précise à la doctrine de la réincarnation. Les uns disent: elle vient de **l'orphisme.** Les autres, non sans quelques raisons, en font une théorie **égyptienne.** On sait également que le bouddhisme a largement contribué à la répandre en Extrême-Orient. Toujours est-il que son ère de diffusion couvre le monde entier, nonobstant l'hostilité de certains philosophes comme, par exemple, Aristote (qui la critiquait) et la résistance que lui oppose le Christianisme dès le début.

Les **gnostiques** des trois premiers siècles ont enseigné la métempsychose sous des formes diverses. Mais le Christianisme, avec lequel elle n'est pas compatible, parvint à l'évacuer complètement d'Occident. Cette croyance n'a donc subsisté en terre chrétienne qu'en se marginalisant. Elle n'a été professée, en sourdine, que par les occultistes de toutes les époques. Au XIXe siècle, ce sont les **spirites** et les **théosophes** qui ont recommencé à l'enseigner publiquement et même à en faire l'une des pièces maîtresses de leurs systèmes.

Il nous faut maintenant examiner quelles sont les différentes phases du

raisonnement réincarnationniste.

Faisons une première constatation. La réincarnation suppose la croyance en la **survivance** de l'âme après la mort. Or un examen, même rapide, nous apprend que les partisans de la réincarnation sont presque toujours aussi partisans de la dualité de l'âme. Ils pensent tous, ou presque tous, que l'homme possède deux âmes: un "principe vital" (animus ou psyché) qui est engendré par les parents et un "principe pensant" (spiritus ou pneuma) qui vient de l'au-delà. Pour eux, le **principe vital,** à vocation végétative, meurt en même temps que le corps, ou ne lui survit que peu de temps. Tandis que le **principe pensant** est doué d'une survivance à long terme. Les choses se compliquent encore dans les écoles qui admettent le "double astral". Mais enfin, quelles que soient les écoles, il y a toujours, chez les réincarnationnistes, un principe spirituel qui survit au corps.

Dans une deuxième constatation, nous remarquerons que la réincarnation est invoquée, comme base de raisonnement, par tous ceux qui prétendent **dédramatiser la mort.** Nous entendons beaucoup parler de cette "dédramatisation" en ce moment par ceux qui militent en faveur de l'avortement et de l'euthanasie. Manœuvres anodines, disent-ils, puisque la mort n'est pas un drame. La mort constitue seulement un changement d'état. C'est l'acquisition d'un nouvel état qui présente ses avantages et ses inconvénients comme l'état terrestre.

Or, pour "dédramatiser la mort", rien de mieux que la réincarnation. Dans ces systèmes, en effet, l'âme ne quitte pas définitivement la terre et la nature. Elle est destinée à y revenir pour y suivre un processus automatique de purifications successives. Il n'y a ni jugement particulier de l'âme, ni sentence immédiate de récompense ou de châtiment. Arrière ces superstitions médiévales ! La science moderne de la psychologie humaine nous a réappris des notions antiques que le christianisme avait jetées dans l'oubli. D'où les innombrables livres traitant de la survie, de la transmigration des âmes, et des soi-disant souvenirs de nos vies antérieures.

La "dédramatisation" de la mort nous donne l'exemple d'un cas d'application de la théorie de la réincarnation. Mais il est temps maintenant de voir comment cette théorie est architecturée dans son ensemble.

La version la plus complète de la métempsychose est celle qui est professée dans l'hindouisme. Pour l'hindouiste, l'existence terrestre est un **mal.** C'est un exil et une déchéance. C'est une déchéance parce que, dans l'existence terrestre, les âmes individuelles sont séparées de **l'âme universelle** dont elles deviennent ainsi des fractions excentrées. Elles se trouvent temporairement "hors de leur voie". Car c'est seulement dans l'âme universelle que se réalise l'être parfait, la totalité de l'essence, l'unité absolue et donc le bonheur ineffable.

Les âmes à l'état individuel, séparées qu'elles sont du centre cosmique, sont entraînées dans le tourbillon extérieur que l'on appelle le **samsara** et qui constitue l'immense «"roue cosmique". Et la loi qui incorpore les âmes individuelles à la roue du "samsara" s'appelle la loi du **karma.**

Selon la loi du "karma", toute action opérée par l'homme entraîne des conséquences terrestres à l'infini, comme les cercles qu'un caillou provoque en tombant dans l'eau. Les bonnes actions provoquent des conséquences libératrices et les mauvaises actions, au contraire, consolident les liens qui assujettissent l'âme au samsara.

Mais l'âme humaine est habitée par la «"soif de l'existence" que l'on appelle **trishna.** C'est de cette soif de l'existence que vient tout le mal puisque c'est elle qui entraîne l'âme dans l'enchaînement des conséquences de ses actions terrestres, ou karma.

Comment, dès lors, mettre fin à cette chaîne des conséquences qui attachent l'âme à la roue cosmique ? Il y a deux moyens:

Le premier consiste à laisser s'écouler la suite des réincarnations jusqu'à ce que la somme des actes répréhensibles opérés au cours des vies successives, soit compensée par celle des bonnes actions libératrices.

Le second moyen est susceptible d'être utilisé dès cette vie. Il consiste à abolir en son âme la soif de l'existence par une inaction totale et par l'évacuation de toute pensée et de toute volition. L'homme interrompt ainsi la chaîne des conséquences karmiques et son âme quitte le samsara, donc aussi l'éternelle nécessité de revivre.

Dans les deux cas, l'âme, ou plus exactement sa partie spirituelle, rejoint l'âme universelle dont elle n'était qu'un fragment excentré. Elle perd son individualité distincte qui a fait son malheur sur la terre et elle se fond dans le **nirvana** où règne l'unité absolue sans aucune distinction individuelle.

On voit que, dans l'hindouisme, la réincarnation appartient à un vaste mécanisme grâce auquel c'est l'âme elle-même qui opère sa propre délivrance. L'hindouisme ignore la Rédemption et n'en éprouve pas le besoin. Car les réincarnations opèrent une sorte de rédemption automatique. On comprend l'imperméabilité de l'Extrême-Orient à la prédication chrétienne.

Nous avons vu que la métempsychose se rencontre aussi dans l'Occident méditerranéen quoiqu'englobée dans des systèmes un peu différente. Mais ces systèmes présentent en commun les traits suivants.

1- La métempsychose est le plus communément fondée sur le principe de la **préexistence** des âmes. Tous les esprits auraient été créés en même temps, les âmes aussi bien que les anges ou autres génies. Le nombre des âmes serait donc fixe. Il ne saurait augmenter.

2- Puis les âmes humaines ont été soumises à une brusque projection sur la terre, dans des corps charnels, à la suite d'un processus et pour des raisons qui diffèrent selon les écoles. Tantôt c'est leur propre appétit qui les y conduit. Tantôt, comme chez les gnostiques, c'est à la suite d'une maladresse du "Démiurge". Dans tous les cas cette incarnation de l'âme est une chose **néfaste** pour l'âme elle-même.

3- Les âmes entrent ainsi dans la ronde de réincarnations, lesquelles, dans leur ensemble, ont une valeur **expiatoire.** La métempsychose constitue un système **d'auto-rétribution.** Elle dilue la notion de "jugement" jusqu'à la faire disparaître.

4- Il faut bien constater que les systèmes réincarnationnistes supposent que l'âme humaine est **polyvalente,** en ce sens qu'elle est capable de s'adapter à toute sorte de corps. Dans certains de ces systèmes, elles se réincarnent aussi bien dans des corps animaux que dans des corps humains, dans des plantes que dans des pierres.

Les auteurs ésotériques font remarquer que l'Église n'a jamais condamné explicitement la doctrine de la réincarnation. C'est vrai, en effet, mais il y a une raison évidente à cela. La métempsychose est considérée par tous les écrivains d'Église et par le magistère comme **incompatible** avec l'enseignement commun concernant le "composé humain". Cette incompatibilité apparaît sur deux points de doctrine particulièrement incontestables.

Première incompatibilité. La réincarnation suppose la préexistence de l'âme. Dans l'hypothèse réincarnationniste, toute âme humaine a déjà animé un autre corps dans un passé plus ou moins reculé. Or l'Église catholique enseigne la **non-préexistence** de l'âme. Le synode de Constantinople déclare en 543 :

> *«Si quelqu'un dit ou pense que les âmes des hommes préexistent, en ce sens qu'elles étaient auparavant des esprits et des saintes puissances qui, lassées de la contemplation de Dieu, se seraient tournées vers un état inférieur ; que, pour ce motif, la charité de Dieu se serait refroidie en elles, ce qui les a fait appeler en grec "âmes" et qu'elles auraient été envoyées dans des corps pour leur châtiment, qu'il soit anathème»* (Dumeige, *La foi catholique,* 1961, p. 169).

L'âme est la forme substantielle du composé humain. Elle est créée au

moment de la conception.

Mais alors il faut bien préciser que Dieu, en créant les âmes successivement (et non pas toutes ensemble au commencement du monde) ne fait que multiplier l'espèce humaine en conformité avec la loi qu'il a Lui-même imposée à la fin du Sixième jour : *«Croissez et multipliez-vous».*

Deuxième incompatibilité. Elle apparaît non plus au moment de la naissance mais au moment de la mort. La sentence rendue au moment du jugement particulier auquel chaque âme est soumise après la mort est exécutoire immédiatement. D'après le deuxième concile de Lyon (1274). les âmes des justes *«sont **immédiatement** reçues au ciel».* Et d'après le concile de Florence (1439) *«les âmes des réprouvés descendent **immédiatement** dans l'enfer pour y souffrir le châtiment de peines inégales».*

Quant aux âmes qui ne sont ni immédiatement élues, ni immédiatement réprouvées au moment du jugement particulier, elles entrent en purgatoire. Or, ni le magistère ni aucun docteur n'a jamais enseigné que le purgatoire consistait en une migration des âmes de corps en corps.

On voit donc que le système de la réincarnation est doublement incompatible avec l'orthodoxie catholique.

Nota : Il est bon de répondre à une objection que les gnostiques soulèvent fréquemment. Ils prétendent que le prophète **Elie** s'est **réincarné** en la personne de saint Jean Baptiste, offrant ainsi, disent-ils, l'exemple d'une réincarnation enregistrée et certifiée par l'Écriture Sainte.

En réalité, il s'agit-là d'une fausse interprétation. Voici le texte de saint Mathieu. Aussitôt après la Transfiguration et pendant qu'ils descendent de la montagne, les trois disciples qui y ont assisté interrogent Notre-Seigneur en disant : *«Pourquoi donc les scribes disent-ils qu'il faut qu'Elie vienne auparavant ? Mais Jésus leur répondit : Il est vrai qu'Elie doit venir et qu'il rétablira toutes choses. Mais je vous dis qu'Élie est déjà venu et ils ne l'ont pas reconnu... Alors les disciples comprirent que c'était de saint Jean-Baptiste qu'il leur avait parlé»* (Math., XVII, 10-13).

Commentaire du Père Fillion : *«Dans sa réponse Jésus distingue deux apparitions successives d'Élie. L'une réelle et personnelle, à la fin des temps, l'autre figurative et déjà accomplie dans la personne de saint Jean Baptiste».*

J

ean Baptiste n'est donc pas une réincarnation d'Elie. Il a seulement joué un rôle **précurseur** analogue à celui d'Elie. Le Baptiste est le précurseur de Jésus souffrant. Elfe, dans son apparition de la fin des temps, sera le précurseur de Jésus triomphant. C'est à cause de son rôle de "précurseur" que l'on peut appeler Jean Baptiste "un Élie".

L'ILLUMINATION

Les écrivains des diverses écoles gnostiques font souvent état d'un épisode particulier de la psychologie individuelle qu'ils nomment "illumination". Celui qui est illuminé perçoit, comme le nom le suggère, une certaine commotion cérébrale accompagnée d'une impression lumineuse plus ou moins intense et plus ou moins subjective. Mais surtout il contracte, sous l'effet de cette petite commotion, une **mentalité nouvelle.**

A partir de son illumination, le sujet ne voit plus le monde comme auparavant. Ce changement d'optique est durable et même, le plus souvent, définitif. Dans certaines écoles gnostiques on parle de l'acquisition, par l'illuminé, d'une **influence spirituelle.**

Quelles sont les circonstances de l'illumination ? Elle peut être soit initiatique soit spontanée. L'illumination est dite **initiatique,** on s'en doute, quand elle se produit après une cérémonie d'admission dans une société initiatique (il arrive même qu'elle se produise au cours de la cérémonie elle-même). L'impression lumineuse n'est pas toujours très nette ; elle est quelquefois inexistante. Mais le changement de mentalité est presque toujours perçu avec acuité. L'illuminé a l'impression d'être devenu un autre homme. Pour lui le monde extérieur est éclairé par une autre "lumière".

L'illumination est dite **spontanée** quand elle se produit, en dehors de toute affiliation cérémonielle, chez des individus qui se livrent à des méditations intenses ou à une passion intellectuelle prolongée. C'est une sorte de spasme de l'intelligence qui survient après une forte attention ou une forte jubilation d'esprit. Ce phénomène de psychologie humaine était connu des anciens qui lui donnaient le nom de "momentum intelligentiæ", expression que l'on peut traduire par "instant de compréhension" où l'on retrouve l'idée de mentalité nouvelle.

Quel est l'agent de ce phénomène illuminatif ? On peut désigner deux agents différents.

Ou bien le contemplatif est brusquement soumis à une influence démoniaque, généralement **euphorisante** d'ailleurs, et cela peut se produire aussi bien dans le cas de l'illumination initiatique que dans celui de l'illumination spontanée.

Ou bien il est simplement soumis à des forces mentales qui proviennent de son propre fond ; il est impressionné par ses propres cogitations qui prennent une forme paroxystique du fait de l'intensité de la préparation. Dans ce cas on donnera à son illumination le nom **d'enstase,** pour marquer qu'il y a eu autostimulation et repliement sur soi-même, et pour la distinguer de "l'extase" laquelle est un phénomène objectif. Dans l'illumination par "enstase" c'est l'esprit qui implose sur

lui-même. Le mot enstase est relativement récent.

Interrogeons maintenant les docteurs spirituels du christianisme sur la question de l'illumination et du jugement que l'on doit porter sur elle. Le véritable illuminateur de l'âme, c'est le Verbe incarné. Il est illuminateur parce que c'est lui qui a rendu visible ce qui est invisible. Il nous fait connaître Dieu "que personne n'a vu" : *«Qui me voit, voit aussi le Père».* Qui ne connaît aussi la "grande antienne" : *«O Oriens splendor lucis æternæ et sol justitiæ ; veni et illumina sedentes in tenebris et umbra mortis» ? O* Orient splendeur de la lumière éternelle et soleil de justice ; venez et illuminez ceux qui sont assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort. Le chrétien est "illuminé" par les sacrements, surtout ceux qui impriment dans l'âme un caractère. La liturgie de la messe, des heures et des sacrements nous familiarise avec cette idée d'illumination.

A l'intérieur de l'Église, du fait de **la foi** du sujet et de la grâce qu'il possède, son âme fervente peut atteindre une illumination réelle c'est-à-dire un contact objectif avec la lumière divine.

«Je suis la lumière du monde», a dit Jésus (Jn. VIII, 12). Les écrits des grands mystiques catholiques nous informent de l'illumination qu'ils ont reçue de Dieu.

L'ALCHIMIE

Le thème de l'alchimie est très symptomatique de l'appartenance à l'école gnostique moderne. Il existe, en principe, deux alchimies l'alchimie opérative et l'alchimie spéculative, ou spirituelle.

L'alchimie opérative a pour but la **transmutation** des métaux et plus particulièrement la transformation du "vil plomb" en or. Cette transformation compliquée, longue et aléatoire est l'une des formes de la magie. Il est indubitable qu'elle met en jeu, en même temps que certaines forces naturelles peu maniables, des forces diaboliques.

L'alchimie spéculative vise un objectif spirituel. Il ne s'agit plus de transformer le métal mais l'homme. C'est une école de vie intérieure qui a pour but de **spiritualiser** le "moi" individuel et de l'élever à la hauteur du "soi" métaphysique. En d'autres termes l'alchimie spirituelle travaille à faire éclore le germe d'absolu que chaque homme est censé recéler au fond de lui-même. Cette méthode de germination est entourée, chez les alchimistes, d'un folklore très spécial. La "voie contemplative" de l'alchimie se présente en termes de science naturelle, d'astronomie et de laboratoire. On y parle de dessication, de solution, de distillation, de sublimation, de quintessence, mais aussi de zodiaque. Le fond de la méthode est une mystique naturaliste.

L'alchimie opérative et l'alchimie spéculative ont en commun une même mentalité : celle de la transmutation. La mentalité alchimique tend à **sublimer** la nature (physique ou humaine) en utilisant les forces de sublimation incluses dans la nature elle-même. C'est pourquoi la littérature ésotérique moderne, qui adopte largement cet état d'esprit alchimique, est remplie d'allusion à la **transfiguration** et à **l'assomption.** C'est l'homme et le monde tout entier qui doivent être "assomptés" et transfigurés. On nous présente l'opération comme imminente et comme déjà commencée.

Notons bien que la mutation alchimique de l'univers ne fait pas appel à l'intervention divine. C'est une auto-sublimation qui reste dans l'ordre de la nature et que l'alchimiste doit seulement aider et accélérer, par des moyens d'ordre magique, comme nous l'avons vu. S'il arrive que l'on se réfère à Dieu, c'est à un Dieu qui opère en dehors de l'Église. On peut dès lors se demander si c'est bien du vrai Dieu qu'il s'agit.

Analysons maintenant cette mystique et cette mentalité alchimique à la lumière de la foi. Il ne fait aucun doute que le Créateur ait destiné la création à être transformée. L'Écriture nous apprend qu'à la fin des temps, par un décret qui complètera et même surpassera en puissance celui de la création *ex nihilo*, Dieu **fera toutes choses nouvelles** *(Ecce nova facio omnia,* Apoc., XXI, 5). Déjà Isaïe

avait dit, dans le même sens : *«Ne vous souvenez plus des événements passés et ne considérez plus les choses anciennes. Voici que je fais des choses nouvelles (Ecce ego facio nova) et maintenant elles éclosent»* (Isaïe, XLIII, 18-19). Cet état nouveau de l'univers c'est **l'état de gloire.**

Certes la nature comporte une **aptitude** à la glorification parce que les œuvres de Dieu se préparent les unes les autres. La nature aspire à cette transformation. Elle y aspire mais elle est incapable de l'opérer par ses seules forces. Le décret divin et la puissance qu'il mettra en œuvre sont indispensables pour réaliser le passage à l'état de gloire. C'est Dieu qui l'opèrera *(Ecce ego).*

C'est cette nécessaire opération divine que les alchimistes ne veulent pas admettre. Ils veulent "assompter" et "transfigurer" le monde sans la foi, sans la grâce, sans Dieu. Ils veulent devancer ses décrets. C'est une attitude typiquement luciférienne.

Nous serons attentifs à ne pas nous laisser abuser par ces mots de "transfiguration" et d' "assomption" que la littérature gnostique emploie à tort et à travers. Ils appartiennent à la terminologie chrétienne, mais en les appliquant à un prétendu épanouissement spontané de la nature les alchimistes leur donnent une signification qui n'est pas chrétienne et ils les incorporent à des raisonnements totalement faussés.

L'ANDROGYNE

Le thème de l'androgyne est l'un des plus fréquemment traités par les auteurs ésotéristes. D'après eux, l'homme, tel qu'il figure à l'état de projet dans la pensée divine avant sa venue à l'existence, serait à la fois homme et femme. **L'archétype** de l'homme serait androgyne. Cet androgyne archétypal reçoit aussi quelquefois le nom d' "homme universe".

Dans la littérature gnostique actuelle, les développements sur ce sujet sont très fréquents, très abondants mais aussi très confus. On arrive à y distinguer trois types ou plutôt trois niveaux d'androgynie.

1 **-** Il y a d'abord l'androgynie **archétypale** dont nous venons de parler. L'homme idéal, dans la pensée de Dieu, serait androgyne. Mais alors pourquoi ne l'est-il pas resté ?

2 **-** On distingue ensuite une androgynie **primordiale** ou ancestrale. Adam aurait été androgyne avant la création d'Eve ; la distinction des sexes daterait de la formation d'Ève.

3 **-** Enfin on nous fait entrevoir aussi une androgynie que nous appellerons **eschatologique :** quand interviendra la "reconstitution de toutes choses", l'homme revêtira de nouveau la forme androgynique puisqu'elle lui est, paraît-il, essentielle.

Ces considérations, présentées d'ailleurs avec plus de lyrisme que de bon sens (sans compter une intarissable volubilité), sont typiques de la littérature gnostique moderne. Mais la notion elle-même est très ancienne ; elle date des premiers temps de la gnose historique. On la retrouve même dans le paganisme antique.

Quelle est la doctrine de l'Église sur un tel sujet ? A vrai dire le magistère ne s'en est jamais beaucoup occupé tellement cette hypothèse est stupide. On peut cependant rappeler un certain nombre de vérités incontestables qui militent contre cette monstruosité.

L'homme n'a qu'un seul archétype, c'est le **Verbe incarné.** Il n'y en a pas d'autre. Il est «"le premier né de toutes créatures". Le Christ est le modèle sur lequel toute l'espèce humaine a été constituée. La Vierge Marie elle-même, qui est la deuxième Ève, a été formée sur le modèle du Christ ; Elle est "l'aide semblable à lui" dont parle l'Écriture. Or Notre-Seigneur n'était pas androgyne, étant vrai Dieu et vrai homme : *«Un enfant nous est né. Un Fils nous a été donné».*

Dans la distinction des sexes, qui est une des grandes lois de la nature vivante, Dieu veut, de toute évidence, nous faire méditer un **mystère de dualité.** Au quatrième jour de la création nous voyons apparaître simultanément les deux grands luminaires. Le soleil est la figure de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que l'on appellera le "soleil de justice". Et la lune est la figure de la Vierge Marie que l'on appellera "le miroir de justice" parce qu'elle reflète la lumière du soleil, n'ayant pas de lumière propre.

Il n'a jamais été écrit nulle part que le soleil et la lune proviendraient d'un astre antérieur qui les aurait contenus tous les deux et qui se serait dédoublé par la suite. Ce que nous voyons d'emblée ce sont deux astres dont l'un, plus petit, tire sa lumière de l'autre. C'est ce mystère de dualité, exprimé dans les faits, que nous avons à méditer, sans aller en inventer un autre que ni l'Écriture, ni la nature ne nous fournissent. Ni l'Écriture, ni la Tradition, ni les Pères (sauf quelques exceptions que l'on compte sur les doigts d'une seule main), ni le magistère n'ont jamais parlé d'un être à la fois homme et femme qui aurait constitué l'étape préparatoire à l'humanité.

En revanche on trouve abondamment l'androgyne parmi les divinités païennes, lesquelles sont des entités sataniques selon les psaumes : *«Tous les dieux des païens sont des démons (Ps., XCVI, 5».* Dans le monde du polythéisme, on n'a que l'embarras du choix pour trouver des ancêtres à l'androgyne.

Pourquoi Dieu a-t-Il recouru à deux sexes différents pour réaliser la procréation? Tel est le mystère qu'il nous donne à méditer. On peut lui trouver des commencements d'explication. On ne peut pas l'élucider totalement. Ce qui est certain c'est que l'androgyne, sous prétexte d'éclairer ce mystère, l'obscurcit singulièrement et crée plus de problèmes qu'il n'en résoud.

L'androgyne est le type même de la **monstruosité** démoniaque. C'est une façon, pour Lucifer, de prendre, dans la religion mondiale, la place de Jésus-Christ. Car, dans cette conception, ce serait le monstre androgynique, c'est-à-dire Satan, qui engendrerait, par dédoublement, le Christ et Sa Mère, lesquels auraient donc un ancêtre commun qui ne serait autre que Lucifer. Quel est le chrétien digne de ce nom qui acceptera une pareille doctrine ?

LE GRAAL

Le thème du Graal, qui est éminemment chevaleresque, est très souvent traité par les auteurs ésotéristes et surtout par ceux qui ont des prétentions au catholicisme le plus sûr. Ce thème, en effet, est véritablement idéal pour véhiculer insensiblement des idées gnostiques en les faisant passer pour chrétiennes et même plus particulièrement traditionnelles. Il faut donc reprendre toute cette question, en la résumant bien entendu, et en essayant de déterminer où finit le christianisme et où commence la gnose.

De quoi s'agit-il, très sommairement, dans l'histoire du Graal ? Le Graal de la légende est, à l'origine, le calice dans lequel le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, tombant de la Croix, aurait été recueilli par les anges puis confié par eux à Joseph d'Arimathie. Ce "saint vaisseau" aurait été apporté en Europe et caché dans une série de mystérieux châteaux de Bretagne et d'Angleterre. Les contes graaliens relatent les péripéties de la **quête** du Graal, c'est-à-dire de sa recherche, puis de sa découverte par un chevalier particulièrement sans reproche. Telle est la charpente chrétienne de toute cette légende.

A première vue, rien n'est plus chrétien, plus chevaleresque et plus édifiant que ce thème. Il rejoint, en principe, le genre du merveilleux chrétien qui consiste à broder sur une trame réelle et à l'enjoliver, par exemple à rajouter des miracles à la vie d'un saint. De plus, il est incontestable que la vénération des instruments de la Passion est un sentiment authentiquement religieux. C'est à ce zèle que l'on doit la découverte de la Croix par sainte Hélène, ainsi que la conservation de l'écriteau de la Croix (à Rome), de la Sainte Tunique (à Argenteuil) et du Saint-Suaire (à Turin). De la même manière, retrouver le Saint Graal, quelle découverte merveilleuse ! Si la légende pouvait dire vrai ! Bref, rien de plus rassurant que le thème de la quête du Graal.

Voyons maintenant sous quelle forme cette légende est entrée dans la littérature. On sait qu'il existe toute une famille de poèmes et de romans dits graaliens. Cette famille constitue ce que les historiens littéraires appellent le **sous-cycle graalien,** lequel appartient au grand "cycle arthurien". Par conséquent les poèmes et les romans du Graal ne doivent pas être classés parmi les œuvres du "cycle carolingien", qui est antérieur, qui a trait à Charlemagne et dont les pièces principales sont la *Geste de sainte Foy* et la *Chanson de Roland.*

Pourquoi fait-on de la famille graalienne un sous-cycle de la geste arthurienne? Parce que beaucoup de personnages des romans arthuriens se retrouvent dans ceux du Graal, en particulier le roi Arthur lui-même, l'enchanteur Merlin et le chevalier Lancelot, sans compter quelques autres de moindre importance.

Voilà donc notre sous-cycle graalien situé par rapport à ses voisins dans la

littérature du Moyen-Age. Le rameau graalien s'est développé sur le tronc arthurien en le rajeunissant. Mais il va exploiter un thème tout à fait indépendant de la légende arthurienne, à savoir l'histoire du **Saint Veyssel** de Joseph d'Arimathie.

Dans quels grimoires "l'art confus de nos vieux romanciers" a-t-il puisé l'histoire de ce veyssel ? On arrive assez facilement à en reconstituer la liste. Les sources graaliennes sont : le protévangile apocryphe de Jacques, le pseudo-évangile de Nicodème, les Gesta Pilati, la Vindicta salvatoris, appelée aussi *Histoire de Vespasien* et enfin une série de documents anciens que l'on réunit sous le nom d'Histoire de la Sainte Croix. Aucun de ces documents n'est canonique ; ils sont tous apocryphes. Parmi eux, il semble que la principale source soit le pseudo-évangile de Nicodème.

Les contes du Graal sont apparus en deux floraisons successives. La première floraison conserve les belles apparences chrétiennes que le sujet impose et que le public médiéval réclame aussi. Néanmoins on y trouve déjà des **bizarreries** imaginatives qui en font le charme littéraire certes, mais qui obligent à y constater des sous-entendus plus ou moins hétérodoxes. Les historiens modernes de la littérature s'accordent à y reconnaître à la fois une influence cistercienne, pour la partie chrétienne, et une influence cathare pour la partie hétérodoxe.

Cinq auteurs sont à l'origine de cette première floraison : Robert de Boron, Chrétien de Troyes, Wauchier de Dandin, Manessier et Gerbert de Montreuil. Ils appartiennent au début du XIIIè siècle. Chacun raconte à sa manière le périple du Graal, puis la "quête" entreprise par des personnages mythiques et surtout typiques pour le retrouver. Les variantes du récit sont notables. Mais ce qui est constant, ce sont les héros qui réapparaissent dans tous les romans et dans tous les poèmes. Le plus caractéristique est **Galaad** qui incarne la perfection chevaleresque.

Quant aux thèmes qui sont développés par les cinq écrivains de cette première floraison graalienne, voici les principaux :

- Le «"Palais spirituel" dans lequel se déroulent les grandes scènes ; il est construit dans la mystérieuse cité de Sarraz. Pourquoi "Sarraz", mot dans lequel on ne peut pas faire moins que de retrouver le radical de "Sarrazin" ? Cette allusion a reçu plusieurs explications : on y voit de deux choses l'une, ou bien l'idée très moyenâgeuse de conversion des musulmans, ou bien au contraire une sourde admiration de la culture musulmane.

- Des cérémonies plus ou moins eucharistiques se déroulent dans des châteaux imprécis, avec des cortèges impeccablement réglés pour accompagner la lance de Longin ou le Graal lui-même. Certaines descriptions sont d'une grande

beauté. On y retrouve le goût des bénédictins et des cisterciens pour le cérémonial.

- Un **sacerdoce spirituel** apparaît qui ne dépend pas des pouvoirs de saint Pierre. C'est un "sacerdoce nouveau" qui a été conféré à Joseph d'Arimathie par Notre-Seigneur Jésus-Christ Lui-même. Dans ces scènes très mystiques on voit apparaître un "merveilleux vase d'or" qui tantôt se confond avec le Graal, tantôt s'en distingue. Il n'est jamais question du clergé paroissial, ni de l'évêque, ni de la cathédrale. En revanche, on croise des ermites énigmatiques plus ou moins illuminés.

- Un "petit peuple", nouvellement né de "naissance spirituelle", écoute les vaticinations de l'ermite Nascien et quelquefois même assiste à des visions d'avenir.

- Le château de **Corbenyc** est l'un des principaux théâtres des épisodes graaliens. On y voit à l'œuvre trois types de chevaliers : le guerrier grossier et cruel, le chevalier pécheur repentant et enfin le vrai chevalier sans reproche qui est le plus souvent le personnage de **Galaad,** lequel parvient au plus haut degré de la vie intérieure "l'union mystique".

Tels sont les thèmes les plus souvent développés par les cinq premiers chantres du Graal. Il ne fait pas de doute que, sous un décor chrétien d'une grande beauté, se déroule un processus plein de sous-entendus : un sacerdoce nouveau, la possession d'un secret, un petit peuple choisi pour entourer une entité mystérieuse, des allusions réitérées à un enseignement secret du Christ, l'idée que la perfection naturelle et rationnelle coïncide avec le commencement du surnaturel sans solution de continuité.

Au milieu du XIIIè siècle, une deuxième floraison graalienne est inaugurée par Wolfram von Eschenbach qui écrit le fameux *Parzival.* Quelques années plus tard, Albrecht (1270) lui succède avec le *Nouveau Titurel.* Dès lors l'ésotérisme du mythe ne fait plus aucun doute.

Wolfram von Eschenbach s'inspire encore de Chrétien de Troyes dont il prend la suite et qu'il répète, en partie du moins. Mais il puise aussi à une autre source : l'ouvrage de Kyot le Provencal qui est une légende analogue à celle du Graal, mais de tonalité et d'esprit nettement arabe. Voici ce qu'il en dit lui-même : *«Kyot, le maître bien connu, trouva à Tolède la matière de cette aventure notée en écriture arabe».* Autrement dit, Wolfram von Eschenbach va associer la légende chrétienne du Graal à la "matière" d'un conte arabe. Désormais il ne sera plus question de Joseph d'Arimathie.

Les nouvelles aventures vont même délaisser le monde et les personnages

arthuriens pour leur substituer le monde oriental et de nouveaux acteurs. Le château de Corbényc est remplacé par celui de **Montsalvage** (ou Mont salvifique). Le Graal lui-même change de nature ; il devient une "pierre creuse possédant les plus merveilleuses vertus" ; on apprend même que cette pierre n'est pas autre chose que l'**émeraude** qui ornait le diadème de Lucifer et qui est tombée sur la terre au moment de la chute de l'archange. Le temple du Graal ne se trouve même plus sur la terre. Une certaine tonalité chrétienne est assurée par quelques épisodes comme, par exemple, la descente annuelle d'une colombe qui vient renouveler l'hostie du nouveau Graal. Néanmoins tout *le Parzival* baigne dans une étrange atmosphère d'astrologie et d'alchimie. Voilà donc la mutation achevée ; le mythe du Graal de la seconde floraison est devenu positivement ésotérique. Mais il faut reconnaître que cet ésotérisme était déjà en germe dans les productions des cinq premiers poètes.

Quand R. Wagner, au XIXè siècle, ressaisira le flambeau du Graal, il s'inspirera du *Parzival* de Wolfram von Eschenbach. Wagner inaugure la vague graalienne des temps modernes. Après lui, une abondante littérature graalienne va encore s'épanouir dans laquelle il ne restera plus que de vaporeux vestiges du Calice du Christ. Le Graal de l'ancienne légende chrétienne aura produit deux entités. D'abord la **Pierre tombée** du Ciel, avec toutes les interprétations lucifériennes que cela comporte (car enfin une pierre tombée du Ciel n'est-elle pas le symbole de Lucifer lui-même). Mais aussi la **Corne d'abondance** avec tous les commentaires que l'on peut en faire sur la réouverture du paradis terrestre. Tous ces thèmes sont repris aujourd'hui et très largement exploités par une grande quantité d'ouvrages, de revues, de congrès et de sociétés graaliennes. L'ouvrage qui marque le plus nettement le point d'aboutissement de tout ce "mouvement graalien" est celui de **Julius Evola** qui s'intitule *Le Mythe du Graal et l'Idée impériale gibeline,* titre derrière lequel on sent frémir l'ambition d'un **Saint empire gnostique.**

Que ce soit sous la forme de la légende ancienne ou sous celle du mythe moderne, le Graal est l'un des thèmes favoris des ésotéristes chrétiens parce qu'il permet le passage du christianisme à la gnose par une série de transitions imperceptibles.

LA GNOSE UNIVERSELLE

Après avoir longtemps employé des circonlocutions prudentes, au temps où l'Église leur inspirait encore une certaine crainte, les écrivains gnostiques s'expriment aujourd'hui ouvertement. Ils proclament que la gnose n'est pas autre chose que la théologie de la future et prochaine religion universelle.

Seulement la gnose n'est encore qu'une doctrine **ésotérique,** tout au moins en théorie, c'est-à-dire une doctrine réservée à une élite. Une élite longtemps cantonnée dans des congrégations initiatiques mais qui va s'élargissant à toutes sortes de cercles intellectuels et universitaires et cela dans le monde entier.

Cette gnose, encore ésotérique, laisse subsister au-dessus d'elle, à la surface sociale, les religions **exotériques,** c'est-à-dire les grandes confessions installées. Et elle se contente, pour le moment, de les unifier insensiblement. De sorte que nous n'avons pas quitté la phase du **pluralisme.** C'est ce pluralisme religieux que l'œcuménisme conciliaire met en pratique et en application avec une remarquable docilité. La diversité des religions établies est maintenue tant que la gnose sous-jacente n'aura pas réussi à les unifier substantiellement. Or elles résistent à cette uniformisation parce que leur clergé, c'est bien naturel, tient à son rôle dirigeant.

Il faudra pourtant en arriver un jour, sous la pression des sociétés gnostiques, à cette unification finale, c'est-à-dire à l'établissement d'une religion **syncrétique.** C'est par elle, beaucoup plus que par le pluralisme, que Lucifer proclamera publiquement son triomphe. Le pluralisme œcuménique n'est qu'une étape. La religion syncrétique ce sera la gnose universelle.

Quels vont être les agents de ce passage du pluralisme au syncrétisme ? Nous simplifierons et nous énumérerons seulement les trois principaux de ces agents que l'on voit si souvent apparaître comme thèmes de la gnose moderne. Que convient-il d'unifier, dans les diverses religions du monde, pour les fondre en une religion unique ? Il suffit d'unifier la tradition, la mystique et le symbolisme. Reprenons successivement chacun de ces agents d'unification.

LA TRADITION UNIVERSELLE

Les gnostiques se disent dépositaires de la "tradition immémoriale", laquelle contient, à les entendre, les fidèles vestiges de la "révélation primordiale". Telle est l'une, entre autres, des grandes idées de René Guénon.

Cette révélation primordiale s'est transmise, nous disent-ils, dans des collèges d'initiés qui ont inspiré, avec plus ou moins d'efficacité, les formes religieuses exotériques qui ont pris naissance, à la surface sociale, et qui sont évidemment différentes d'un continent à l'autre et même d'un millénaire à l'autre.

La tradition primordiale peut donc porter aussi le nom de "tradition universelle" parce que c'est elle que l'on retrouve, avec plus ou moins de fidélité, dans le fond ésotérique des grandes confessions établies.

C'est en Orient, on s'en doute, que la tradition universelle se serait conservée avec la plus grande fidélité. C'est là que l'on retrouve ses formes les plus **archaïques,** en particulier dans les écrits védiques. Ces écrits védiques sont : les quatre livres des Védas, les Oupanichads qui sont les commentaires des Védas et enfin le Védanta qui est une explication métaphysique et mystique plus tardive des Védas. C'est donc en Orient de préférence qu'il faut rechercher la tradition universelle, mais sans négliger le fond ésotérique et gnostique des autres religions, où on la retrouve aussi.

Les grandes religions feront un grand pas vers leur unité en cultivant leur source commune qui est la tradition universelle. Les sociétés ésotériques se chargeront de les leur faire connaître. Telle est, très schématiquement définie, la tradition universelle selon les gnostiques d'aujourd'hui.

Demandons-nous maintenant quelle est la doctrine de l'Église sur ce sujet très important.

Le fil de la tradition primordiale a été miraculeusement conservé par Abraham. La pièce maîtresse de cette tradition antique était l'annonce d'un **Sauveur** qui devait venir "aux temps marqués". Annonce qui ne s'est finalement perpétuée intacte que dans le peuple d'Israël.

Les grands jalons de cette tradition authentique sont donc : Adam, Noé, Abraham et Moïse. Elle est contenue dans l'Ancien Testament. Et elle aboutit à Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui en est la réalisation, étant le Sauveur annoncé.

Jésus-Christ procède à une Révélation nouvelle, laquelle est consignée dans le Nouveau Testament et la Tradition apostolique.

Deux traditions sont fondamentalement en lutte sous nos yeux. Loin de véhiculer le même contenu notionnel, ces deux traditions sont **antagonistes.** L'une transmet, sans dissimulation, la religion du vrai Dieu, c'est la **Tradition apostolique** dans laquelle la tradition primordiale authentique est incluse tout entière. L'autre, appelée par les néognostiques, la **Tradition primordiale,** transmet, sous un travestissement de lumière, la religion ténébreuse de celui qui veut prendre la place de Dieu.

LA MYSTIQUE UNIVERSELLE

Pour procéder à l'unification des religions, les hommes de la gnose cherchent aussi à uniformiser leurs mystiques, c'est-à-dire leurs méthodes contemplatives. Voici comment ils s'y prennent.

Ils constatent d'abord (ce qui est parfaitement exact) que l'homme est naturellement doué de facultés contemplatives et que ces facultés on les retrouve à l'œuvre avec une grande uniformité. L'appareil mystique de l'homme est le même, quelle que soit la religion. Les gnostiques partent donc d'une constatation exacte. Nous allons voir comment ils bifurquent aussitôt après.

De cette uniformité de l'appareil mystique, ils concluent que le contenu notionnel que l'on peut en retirer est également uniforme. Expliquons-nous. Pour eux, dès lors que l'âme s'épanouit en direction du monde des esprits, elle ne peut que capter des messages divins. Dès lors qu'il y a exercice de la faculté mystique, c'est-à-dire de la faculté de commerce avec le monde spirituel, il est inutile de se demander avec quelles entités l'âme se trouve effectivement en rapport ; ce ne peut être qu'avec le monde divin. La gnose, la moderne comme l'ancienne, en conclut que toutes les religions sont entretenues par la contemplation divine. Tout mystique ne peut avoir qu'un inspirateur, c'est Dieu.

Dès lors les gnostiques s'adresseront aux chrétiens en leur disant : *«Vous prétendez que vos mystiques communiquent avec Dieu ; vous avez raison. Mais les mystiques de toutes les autres religions eux aussi communiquent avec Dieu».* Toutes les religions s'équivalent dans le domaine de la contemplation. L'affirmation de l'**équivalence mystique** universelle est l'un des plus sûrs moyens d'unifier les religions.

Voici la position catholique en cette matière.

L'âme chrétienne se distingue de celle qui ne l'est pas. Elle s'en distingue essentiellement **par la Foi** dont elle a reçu la marque au baptême. Dès lors c'est la grâce divine qui va l'éclairer et l'instruire.

L'âme non chrétienne de bonne volonté peut recevoir de Dieu des grâces adaptées à sa situation. Mais elle ne parviendra pas à la contemplation du Dieu Trinité et du Verbe Incarné Rédempteur de l'humanité.

Les maîtres de la vie spirituelle catholique ont édicté les règles bien connues du **discernement des esprits.** L'une des principales est que les "consolations mystiques" ne doivent pas être recherchées. Il faut les goûter quand elles se présentent, mais il ne faut rien faire pour les provoquer. Or précisément la mystique de toutes les autres religions est faite de recettes pour provoquer la vision, l'extase, le commerce sensible avec l'au-delà.

LE SYMBOLISME UNIVERSEL

Voilà donc toutes les religions, y compris la religion chrétienne, unifiées par leur tradition et par leur mystique. La gnose, qui se faufile partout, va essayer de les unifier encore par leur symbolisme. A l'entendre, le christianisme n'est même pas en droit de revendiquer la singularité de son symbolisme ; le symbolisme chrétien se confondrait avec le symbolisme universel. Comment la gnose parvient-elle à ce résultat ? Là encore, elle va partir d'un postulat exact puis elle déviera en cours de route.

Il ne fait pas de doute que les œuvres de Dieu sont en **harmonie** les unes avec les autres et que l'univers témoigne d'une universelle correspondance. Les œuvres de Dieu sont en harmonie dans l'espace puisque Dieu met de l'unité entre les diverses parties de son ouvrage. Elles le sont aussi dans le temps puisque les œuvres de Dieu s'appellent et se rappellent. Tous les sages du monde ont pris conscience de cette harmonie et de cette correspondance universelles. La *Table d'Émeraude,* qui est le code des alchimistes, contient cette proposition fameuse : *«Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas et ce qui est en bas est comme ce qui est en haut».* En souscrivant à cette maxime, la gnose moderne ne dit rien de plus que ce que disent beaucoup d'écrivains d'Église.

Le méditatif gnostique, en comparant les œuvres de Dieu entre elles, va évidemment trouver des harmonies en nombre illimité. Il va inventorier un univers indéfiniment harmonieux. Ce faisant, il déclarera qu'il pratique un **symbolisme ouvert** parce qu'il ne s'imposera aucune règle. Sa pensée étant **cosmocentrique,** il regardera l'univers comme étant à lui-même son propre symbole. Pour lui le cosmos, dont le haut correspond au bas et en fournit le type, sera **autosignifiant.** Et il choisira, comme emblème de cette "auto-correspondance", le serpent circulaire qui se mord la queue. C'est le "serpent Ouroboros", c'est-à-dire le serpent qui se dévore lui-même. Et le gnostique conclura sa méditation symbolique en demandant à l'Église de se soumettre elle aussi à ce "symbolisme ouvert", universellement accepté, ajoutera-t-il.

En face de ce symbolisme ouvert, quels vont être les principes du symbolisme chrétien ? Le point de départ est le même. C'est la constatation de l'harmonie que Dieu a mise entre les différentes parties de ses œuvres. Le penseur chrétien dira : *«Le ciel que nous voyons est l'image du Ciel auquel nous croyons».* Mais il ira au-delà parce que l'axe du symbolisme chrétien n'est pas "cosmocentrique", il est **Christo-centrique.** Il se préoccupe de savoir par qui et pour qui un édifice si harmonieux a été construit.